

Moze Zahia Rahmani

Sabine Wespèiser éditeur, 2003

Tombeau pour Moze

Moze, le récit de Zahia Rahmani aurait pu s'intituler « Tombeau pour le père ». Son texte est, en effet, une composition poétique qui tient à la fois de l'oraison funèbre, côté père, et de l'élégie, côté mère.

La fille nomme le père *Moze*, on ne saura pas son nom véritable, malgré les documents d'archives publiés dans le livre, un nom qui n'est pas un nom, pas même un pseudonyme. Le père, harki, sergent supplétif en 1962, arrêté et incarcéré pendant cinq ans par l'Algérie indépendante, s'évade grâce à la complicité de son fils et rejoint la France avec sa famille. Le 11 novembre 1991, après avoir salué le monument aux morts de la grande guerre, il se suicide en se noyant dans l'étang ; près du corps, ses lunettes et son chapeau.

Dix années après la mort du père, la fille interroge les spectres de la guerre d'Algérie et d'abord le père mutique. Il ne dira rien parce qu'il est un « soldatmort », un mort vivant, un père qui n'a pas pu être un père. Il se tait obstinément et lui, le père, lettré en français, en arabe, parlant le kabyle avec sa femme, ne veut rien dire parce qu'il n'est rien, un harki n'est rien « il ne m'a rien transmis, pas même sa langue », écrit la narratrice. Le déficit verbal du père permet à la fille d'écrire des dialogues, réels ou imaginaires où elle parle à d'au-

tres, les enquêteurs, les autorités administratives françaises, « la commission nationale de réparation », sa sœur, l'autre fille de Moze, son père « qui n'a pas su dire », qui ne dit rien lorsque sa fille l'accuse « Tu as trahi tes frères ». Les paroles de la violence sont proférées par la fille pour conjurer le malheur, le père transmet le malheur et sa folie, il faut s'en défendre. La fille de Moze décide de tuer le père, le jour où il poursuit femme et enfants pour les assassiner, elle le détruira dans ce qui lui est nécessaire, les derniers objets qui le tiennent à la vie, « Je ne l'ai plus jamais aimé vivant ». La mort de Moze, volontaire, la fin tragique du « soldatmort » sans peuple, « le frère ennemi fabriqué par la France », cette mort pose la question de la terre de sépulture, de l'Algérie natale, interdite au harki « étranger à la nation ».

La fille peut entreprendre, du côté de la mère aimante, elle n'a pas abandonné son mari à l'hôpital psychiatrique, de la mère généreuse, le récit d'une tragédie qu'elle cherche à nommer. Les mots doux, à la fois merveilleux et cruels de la mère conteuse, pourront servir de passeurs à la fille, désormais scribe de l'histoire familiale fabriquée à partir d'une erreur généalogique, la fille devient la génitrice du père et d'une erreur historique, la faute du père qui s'est trompé de peuple et de guerre.

Moze est le premier récit littéraire qui interroge avec cette violence, poétique et politique, une histoire complexe, l'histoire des frères qui ont tué les frères, engagés et encouragés par la France, puis abandonnés par la République.